

Le métier d'artilleur

Maurice Desjardins passe une journée "assourdissante" — Mission périlleuse

(Par Maurice Desjardins, correspondant outre-mer des journaux de langue française)

Avec les Canadiens en Normandie, le 30 juillet (P. C.). — (Retardée).

— Les canons d'un bataillon canadien-français d'artillerie moyenne ont craché plus de sept cents tonnes d'obus pendant les batailles pour Caen et les plus récents assauts au sud de la rivière Orne.

Je viens de passer une journée parmi nos artilleurs qui accomplissent leur travail, aussi périlleux qu'important, avec le sourire aux lèvres. J'ai visité d'abord les fosses bien camouflées où sont installés les grosses pièces qui tirent sans arrêt leurs obus sur les positions ennemies.

Le bruit était assourdissant et je regrettai de ne pas m'être introduit des tampons d'ouate dans les oreilles. Heureusement j'ai trouvé une équipe complète au repos dans une tanière où se trouvait un poste de commandement. Le canonnier Edgar Mazerolle, de Moncton, N.-B., s'est fait le porte-parole de ses camarades pour dire l'extrême satisfaction qu'ils éprouvaient dans l'exercice de leur bruyant travail.

C'est tout de même plus intéressant que nos manoeuvres en Angleterre", dit Mazerolle. "Ici, au moins, nous savons que les obus que nous tirons par milliers ne sont pas gaspillés et rendent la vie misérable au Boche."

Tous les autres artilleurs étaient du même avis. Il y avait là le sergent Roland Morin, de Baie Comeau, les canonniers Lucien Jacques, de Sherbrooke, Albert Latreille, de Montréal, Roger Hache, de Upper Bertrand, N.-B., Ernest Perrin, de North Bay, Ont., Albert Fugère, de Shediac, N.-B., Eutrope Martin et Lionel Thibault, de Baie Ste-Anne, N.-B., et Armand Huet, du Cap de la Madeleine.

Le major Edouard Tremblay, de Montréal, qui m'accompagnait pendant ma tournée, m'assura que le moral de tous les artilleurs du bataillon était admirable, malgré les difficultés et les risques du métier.

"Ils veulent tirer jour et nuit et sont franchement désappointés lorsque arrive l'ordre de cesser le tir, dit le major. Lorsque les canons et les avions ennemis bombardent nos positions ils se moquent des éclats d'obus et de bombes et n'en travaillent qu'avec plus d'énergie, car ils ne songent qu'à venger leurs camarades blessés."

Le métier d'artilleur sur le front de Normandie n'est pas sans risques. En plus d'une occasion, des avions nazis ont bravé notre puissante "D.C.A." pour descendre directement sur nos canons et les cibles de balles. J'ai vu l'autre jour, les ruines tordues d'un canon qui venait de recevoir un coup direct d'une bombe de 250 livres.

Le major Tremblay me quitta comme nous arrivions au "Dugout", qui sert de quartier général au bataillon, car il devait partir incessamment pour faire un peu de "o pip" à cinquante verges des lignes ennemies.

Les officiers qui s'avancent jusqu'aux postes avancés d'observation font une besogne qui peut être classée parmi les plus dangereuses de tout un front. Le major me fit voir, à l'aide de ses jumelles, la maison en ruines et au toit percé où il se rendrait dans quelques minutes.

"Il y a des trous d'obus dans le toit, dit-il, et c'est par là que j'observe les mouvements de l'ennemi avant de les communiquer par T.S.F. à nos batteries. La maison est sans cesse assujettie au tir des canons et des mortiers ennemis, mais on est tellement absorbé par le travail qu'on n'y pense même pas".

Le capitaine Pierre Sévigny, de Québec, fait aussi de l'observation sous le nez des Allemands et sa toute première expérience fut des mieux réussies.

Il se dirigeait dans un bois vers un piton qu'il avait jugé être un observatoire idéal lorsqu'un tireur ennemi caché derrière un arbre fit fut sur lui.

"Il ne savait pas tirer, dit Sévigny, un jeune géant aux cheveux blonds. Sa balle me siffla près des genoux. Je me tournai vers lui et déchargeai un magasin de Bren dans sa direction. Je parvins au piton et, à travers l'avoine très haute, je vis un groupe de plusieurs centaines d'Allemands qui se livraient à des occupations variées."

"J'eus la satisfaction, après avoir indiqué par TSF le nid de Boches à nos canons de voir nos obus atterrir en plein milieu du rassemblement. L'explosion de nos obus est terrible et je n'exagère pas en disant que je vis distinctement des corps allemands voler en l'air."

La plupart des officiers font de "l'OPIP". Parmi eux, je relève les noms des majors Roland Coderre, de Sherbrooke, Maurice Archer, de Québec, des capitaines Marcellin Lahaie, de Montréal, Luc Chabot, de Kingston, Jean Mercier, de Magog, Jean-Pierre Giroux, de Québec, des lieutenants Jacques Dupuis, de Montréal, René Bégin et Léonce Côté, de Sherbrooke, Robert Poulin, de Québec, Roger Lavallée, d'Oka, Guy Caron, de Montréal, Roger Lalonde, de Montréal, Guillaume Geoffrion, de Westmount, Jacques Gouin, de Montréal, Georges Langlois, de Québec, Philippe Malouin, de Valleyfield, Guy Scheuer, de Laval, Qué., et Roger Bourbonnière, de Montréal.

L'adjudant est le capitaine Laplante de Montréal et l'officier chargé des réparations aux canons, le capitaine Marc Hartubise, de Montréal.

L'aumônier est l'athlétique capitaine-abbé Lucien Clermont, de Montréal. Le médecin du bataillon est le capitaine Bernard Brosseau,